

**Benjamin PELLETIER**

*Toujours plus à l'est*

Récits



Éditions  
*Philippe Picquier*

*L'auteur a bénéficié,  
pour la rédaction de cet ouvrage, du soutien du*  
CENTRE NATIONAL DU LIVRE.

DU MÊME AUTEUR

*La Mère des batailles*, Editions de l'Olivier, 2004

*A travers sables*, Editions de l'Olivier, 2009

*Les Années discrètes*, Arléa, 2018

© 2016, Editions Philippe Picquier

© 2018, Editions Philippe Picquier  
pour l'édition de poche

Mas de Vert  
B.P. 20150  
13631 Arles cedex

[www.editions-picquier.fr](http://www.editions-picquier.fr)

*En couverture* : © Li Yu / Viewstock/Corbis

*Conception graphique* : Picquier & Protière

*Mise en page* : M.-C. Raguin, [www.adlitteram-corrections.fr](http://www.adlitteram-corrections.fr)

ISBN : 978-2-8097-1347-3

ISSN : 1251-6007

## SÉOUL D'EN HAUT

*Ta vie commence maintenant, dans cette nuit  
Où Séoul est devant toi comme une baleine.  
N'hésite pas à entrer  
Dans la gueule de la baleine.*

KO UN

On atterrit. Je sors du ventre de l'appareil avec des ankyloses de nourrisson. Surpris par une gifle d'air glacial de l'hiver extrême-oriental, puis tout de suite après par la chaleur excessive de l'aéroport d'Incheon, je me laisse passivement entraîner par le flux des Coréens. Le contrôle se fait sans échanger de paroles, seuls résonnent les coups de tampon et crissent les chaussures sur le sol éclatant où se reflète la treille de tubes métalliques de l'aérogare. Dans l'espace vide au-dessus des têtes, des haut-parleurs jacassent abstraitement, tandis qu'au départ des tapis roulants et des escaliers mécaniques une voix de synthèse répète en boucle d'inutiles consignes de prudence. Il semble y avoir plus de vie dans ces poteaux de métal que dans les corps fourbus des passagers. A la sortie de la douane, une jeune Coréenne, une étudiante probablement, retrouve ses parents qu'elle n'a pas vus depuis au moins six mois, peut-être plus d'une année. Le père avance un chariot,

la mère fait un petit geste de la main, la jeune fille s'incline respectueusement devant eux, et les trois se dirigent en silence vers le parking. Et la scène recommence avec d'autres passagers et ceux qui les attendent. Nulle embrassade ni effusion bruyante, mais une retenue cérémoniale, une économie de moyens et les signes discrets de la joie, un léger sourire, un œil qui brille, une chaleur distante. A quoi bon exprimer les évidences ?

Je reprends le logement d'un Français. L'appartement d'une pièce est au troisième étage d'un immeuble situé dans le vieux quartier de Mallidong. Comme c'est la règle en Corée, le chauffage est au sol et, comme c'est de moins en moins le cas en Corée, le lit consiste en une natte et une couette posées à même le sol et qu'on replie le matin pour gagner de la place. Tristan, appelons-le ainsi, me montre d'un air navré comment procéder. *Ouais, ça tue le dos ce truc*. Pourtant, je trouve ce système très agréable. Certes, il faut bien une dizaine de nuits d'ankylose avant de l'apprécier, mais le corps retrouve le contact ancestral avec le sol. La dureté du support est compensée par la douce chaleur du chauffage qui circule des pieds à la tête. On se rêve en poularde qui se prélassé sur un chauffe-plats. On ne dort pas, on mijote. Au réveil, le corps est aussi lourd qu'au fond d'une baignoire tout juste vidée. On sait qu'on ne tombera pas, alors on se lève en

roulant sur le côté. Tristan me fait l'effet d'un gardien de phare qui attend la relève avec impatience pour s'enfuir au plus vite. Il me tourne autour, il guette, il a dans le coin de l'œil une avidité de vampire. Il se lance enfin, plantant ses crocs dans mon innocence, prêt à inoculer le venin de son ressentiment. *Méfie-toi, méfie-toi, Séoul, ville infernale, les Coréens, fais gaffe, tu verras, les types qui rotent au restaurant, les vieilles qui pètent, les gamins qui se moquent de ton nez, les rues qui ne portent pas de nom, les trucs qui pourrissent sur les toits, les culs-de-jatte du métro, les insupportables sonneries de portables, des écrans géants partout, une consommation effrénée, un monde américanisé, y pensent qu'au fric, et puis les vieux qui te doublent quant tu fais la queue, les ivrognes de vingt-deux heures, les putes de vingt-trois heures, les GI's de minuit, les effarouchées du jour, les bridées débridées de la nuit, pas de milieu, amours toujours factices, fais gaffe, leur méfiance envers les étrangers, timidité tu parles, de l'hypocrisie surtout, et les vents de sable de Mongolie, la pluie jaune qui souille le linge, la mousson qui charrie des poubelles, les typhons qui fichent tout par terre, les fils électriques qui vont te tomber sur la tête, les moustiques qui te harcèlent, l'air saturé de dioxyde de carbone, la foule impossible à éviter, les haut-parleurs qui vomissent de la dance music, le regard imbécile des groupies, la campagne désertée, les collines rases, la grisaille sans fin, un peuple soumis, infantile, gavé de confucianisme, travail, famille, patrie, tu vois le*

*genre, ça vit que pour bosser, pas de sécu, pas de vacances, pas de retraite, une armée en civil, nuque rasée des hommes, look vieille fille des femmes, maquillages gras, peaux d'une blancheur de cadavre, la nourriture trop épicée, de l'ail partout, un alcool dégueulasse, des tentacules de poulpe qui gigotent dans ton assiette, et le Nord et sa bombe atomique, Pyongyang à deux cents bornes, ça va péter un de ces quatre. Voilà, c'est ça, la Corée. Qu'est-ce que tu viens foutre ici ?*

Tristan cherche un miroir qui le justifie. Il m'en veut de ne pas me plaindre de la Corée et de ne pouvoir puiser en moi pour alimenter sa plainte. Alors il se venge, il l'accentue dans l'espoir que j'en absorbe une partie. Je connais trop bien le manège de cette générosité fielleuse. Qui a un peu voyagé réalise combien les Français ont tendance à exprimer le négatif et à restreindre le positif, là où les autres peuples font exactement l'inverse. Certainement n'en pensent-ils pas moins quand ils se trouvent à l'étranger, mais leur éducation les incite à intérioriser le négatif. Alors nous les jugeons hypocrites, menteurs, voire fourbes, parce qu'ils n'expriment pas directement leurs gênes, leurs agacements ou leurs incompréhensions. Comme ils se taisent, nous les soumettons à la question pour découvrir ce qu'ils pensent, sans percevoir qu'agir ainsi s'apparente à leur jeter une brique en pleine figure – et nous

confessons nos malaises frontalement, sans comprendre combien ce déversement boueux est moins reçu comme un signe de franchise que pour ce qu'il est, une salissure. A force de revendiquer féroce­ment l'affirmation de soi, nous avons perdu l'art des masques et le jeu des apparences. Il n'y a plus de personnages mais des sujets libres de penser et de s'exprimer sans retenue, des sujets sans auteur pour penser au préalable la scène et le rôle qu'imposent les circonstances. Tristan se rend-il compte que son discours aigri contamine l'esprit en le remplissant d'images, de représentations, de jugements dont son interlocuteur aura autant de mal à se défaire que d'une maladie contagieuse ? La seule défense immunitaire consiste alors à se mettre en position de spectateur, à se retirer de la relation, à observer avec distance celui qui se livre ainsi, comme la bête curieuse qu'il est, comme un symptôme néfaste qu'on se promet de décrire un jour. Une fois cerné par les mots, il restera derrière soi. *Qu'est-ce que tu viens foutre ici ?* Je ne lui ai pas répondu, imaginant des paupières à mes oreilles, pas plus que je ne répondais à la question rituelle des rentrées scolaires : *Que voulez-vous faire dans la vie ?* Ou bien je répondais n'importe quoi, pilote, maçon, pompier, facteur, juste pour m'en débarrasser, trouvant absurde cette nécessité de connaître la fin – de sa vie, du voyage – avant d'avoir commencé. J'ai détesté grandir à partir du moment où il fallait faire des projets et justifier ses choix. De mon enfance

dans les forêts de châtaigniers en Dordogne et sur les flancs des Pyrénées, je n'ai gardé aucun souvenir de rossignol ou de sanglier faisant des projets. Ils étaient bien assez occupés à suivre leur instinct. Je comprenais le peintre Renoir qui avait pour maxime de se laisser aller dans la vie comme un bouchon dans le courant d'un ruisseau. Mais cette philosophie des êtres simples ne convient pas à ceux qui imposent de lire l'existence comme une carte routière. Au lycée, contre l'avis du professeur principal, du proviseur adjoint et du proviseur, qu'il a fallu affronter dans son bureau en le regardant droit dans les yeux et en adoptant son ton sec, j'ai quitté en cours d'année la section scientifique pour la littéraire. Cela ne s'était jamais vu. Il était inconcevable qu'un élève aussi bon en mathématiques, bien parti pour intégrer une école d'ingénieurs et trouver rapidement un emploi, puisse ainsi gâcher sa vie. *Mais pourquoi ?* J'inventais des raisons, un projet, une ambition, auxquels je ne croyais pas car je ne pouvais tout simplement pas donner une réponse ferme à ce qui n'était qu'une intuition. *J'aime les mots.* A quoi bon le leur dire, ce n'était pas une carrière. Comme une meute de chiens enragés, les mots me mordaient les chevilles depuis le début d'année. Ils cherchaient à me réveiller. C'est leur morsure que j'ai ressentie de nouveau avant de partir en Corée, alors que s'endormait la passion ancienne qui m'obligeait à repousser loin de moi tout ce qui la menaçait. *Change de territoire, va le plus loin possible, immerge-toi dans un monde inconnu,*

*pars au point le plus extrême du continent eurasiatique – et tu nous retrouveras.* Je suis ici sans raison, mais j'ai rendez-vous.

Les premiers jours à Séoul immergent l'esprit et le corps dans l'expérience troublante d'une complète désynchronisation. Avec huit heures de décalage horaire, le début de la soirée en Corée du Sud correspond à la fin de la matinée en France. Je me couche à minuit et me réveille à trois heures du matin comme après une longue sieste d'après-midi. Je tourne en rond, je me lève et me recouche toutes les cinq minutes, je prends un livre que je laisse tomber sans parvenir à me concentrer. Faut de mieux, j'attaque une lessive à la main, ce qui, à cette heure-là, peut paraître aussi incongru, et peut-être pas moins dérangé, que de commander un whisky en plein milieu de la matinée. Mais, comme l'alcoolique qui croyait prolonger l'abrutissement de la nuit et ranime en fait sa soif pour la journée, j'obtiens l'effet inverse, et au lieu de m'épuiser dans une tâche répétitive dans l'espoir d'obtenir le sommeil, je me réveille totalement. Je m'habille pour faire un tour, j'ouvre la fenêtre et la referme aussitôt, découragé par le vent polaire de janvier et la glace épaisse qui brille sur le trottoir. Il fait moins quinze dehors et je ne sais pas quoi faire à l'intérieur. J'ai dans l'oreille un acouphène de fatigue, mes mains tremblent, mon lobe frontal cogne contre mon crâne, je suis trop agité

pour me reposer, trop las pour m'activer. Je me noie sous l'afflux de sensations chaotiques accumulées depuis mon arrivée il y a deux jours. Des images vibrent comme des insectes entre les choses et mon esprit, l'aile lancinante de l'avion, les dalles éclatantes de l'aéroport, des mots énigmatiques en coréen, les chaussures bleues d'une femme en haut d'un escalator, la jeune fille qui s'incline à distance de ses parents, le visage impassible d'un homme d'affaires dans le train pour Séoul, les beaux yeux bridés fermés des autres passagers qui somnolent et, dans la découpe aléatoire de la buée des vitres, des morceaux de paysage blancs, gris, vagues. Je réalise que, détaché du temps et de l'espace par le décalage horaire et la nouveauté – n'étant plus là-bas et pas encore ici, n'ayant aucune habitude, aucun repère familier, car tout se présente à moi dans un langage inconnu et dans la singularité des premières fois –, je suis pris dans une sorte d'ivresse sobre, dans l'entre-deux de la veille et du sommeil, la conscience errant tel un oiseau dans un espace sans arbres. Et je trouve cet état très agréable. Il y a dans ce plaisir le souvenir archaïque de l'enfant faisant ses premiers pas et découvrant la pure extériorité d'un monde dont il est avide de se remplir et où il n'a pas encore laissé de trace. Il donne une dimension irréelle à ce qui m'entoure, je suis un personnage fantomatique dans un décor de théâtre – et je décide de profiter pleinement de ces brefs instants où je ne suis pas moi.

Une ville se reconnaît à un simple coup d'œil, comme un visage. Une foule de détails composent une personnalité unique dont l'accès est plus ou moins facile. Et, comme dans le monde des hommes où des individus fantasques s'agitent en public pour masquer le vide qui les habite et où des introvertis dissimulent les bizarreries de leur caractère, il y a des villes qui exhibent leur originalité mais n'ont aucun relief en dehors de la séduction touristique ; et d'autres, sans intérêt, qui ne disent rien, semblables à mille, qui pourtant révèlent une complexité fascinante à qui sait l'extirper de leur coquille. Quelque chose d'indéfinissable relie la multitude éparse des éléments urbains, l'aspect des bâtiments, la forme des fenêtres et des balcons, le ton des murs, les couleurs des enseignes des bars, des magasins, les affiches publicitaires, les marques des voitures, les taxis, les bus, mais aussi le timbre produit à travers la caisse de résonance particulière de chaque ville, l'odeur qui se dégage comme d'une tanière de bitume et de béton, un rythme envoûtant qui impose aux passants de régler inconsciemment leur démarche et leur attitude selon la partition des heures et des quartiers – cette *allure* à la fois évidente et impossible à saisir empêche de confondre une rue quelconque de Paris avec une rue de Londres, Barcelone ou Copenhague, tout comme les mots d'un écrivain ou les coups de pinceau d'un peintre sont habités par

une présence appelée *style* qui permet de reconnaître immédiatement un passage de Flaubert ou de Proust, un tableau de Turner ou de Renoir.

Paris a des limites claires. Sa coquille enfle du premier au vingtième arrondissement jusqu'à la frontière du périphérique. Organisée en escargot, la ville en a le rythme, elle change à peine, peu différente aujourd'hui d'il y a un siècle. Paris a un centre, l'île de la Cité plantée dans la Seine comme un œil à partir duquel ses habitants regardent le monde. Paris peut se traverser à pied en quelques heures d'est en ouest ou du nord au sud. Paris est une ville de province poussée à l'extrême mais aux contours nets. C'est une ville de duel et de corps à corps qui s'embrasse et se conquiert, elle convient aux forts caractères, à ceux qui ont une haute idée d'eux-mêmes. Mais Séoul n'a pas de centre, pas de fin. C'est une nappe urbaine percée de collines et que traverse un fleuve cinq fois plus large que la Seine. Comme en plein océan, il y a un vertige permanent à habiter Séoul, à la fois une ivresse des immensités et un déséquilibre produit par un univers sans commune mesure avec soi. Nul n'en a une vue d'ensemble. Dans toute ville, il y a des lieux et des adresses qu'on fréquente plus souvent que d'autres, son logement, son travail, un parc, un marché, un bar, des magasins, ses amis. Si chacun effaçait de la carte tous les endroits où il ne se rend jamais pour ne laisser apparaître que les lieux

familiers, alors il verrait surgir la ville imaginaire qu'il porte en lui comme un archipel d'îles éparses dont les liens entre elles sont aussi uniques que sa personnalité. A Séoul, l'archipel est encore plus dispersé, les îles plus éloignées, si bien que les vides de ma carte mentale de la ville prennent le pas sur les pleins. Séoul n'est pas à taille humaine, elle n'est pas faite pour soi. Une telle disproportion redonne de la modestie à mon personnage. Je suis là mais toujours ailleurs.

Le visage de Séoul ne se livre pas facilement. Les fragments aperçus s'assemblent d'abord en un tout opaque qui étouffe le visiteur habitué aux villes à taille humaine, aux bords de la Garonne à Toulouse, aux terrasses de café de Florence ou aux déambulations dans les quartiers de Lisbonne. Des tours d'appartements identiques et laides qui prolifèrent sans fin, des amoncellements verticaux de bars, restaurants, salles de billard, cafés Internet dans des immeubles couverts d'innombrables enseignes lumineuses, des magasins dégueulant de lumière et de musique agressive, des rues larges comme des esplanades, des voitures épaisses, anguleuses, noires, des quartiers aux traits communs, indifférenciés, peuplés de passants pressés de traverser, d'atteindre un but, téléphone en main, écouteurs aux oreilles, franchissant au pas de course les passerelles et les souterrains – un visage refait de ville maintes fois détruite et

prise dans une frénésie de bistouri pour ne plus jamais stagner. Séoul veut changer plus vite que sa propre mémoire. Elle en aura fini avec son passé quand ses souvenirs ne seront plus que des mises en scène. Mais un regard plus attentif découvre peu à peu que la ville présente aussi la face radieuse d'une grand-mère coréenne à la peau épaisse striée de rides anarchiques, à travers les marques discrètes d'un caractère plus complexe, une venelle populeuse lovée entre deux immeubles de verre, le sol en terre battue d'une échoppe de bassines en plastique, des poteaux électriques précaires, un vieux qui fait griller des poulpes séchés sur des pierres brûlantes, une charrette-restaurant au pied d'une tour de bureaux, la tente chamanique d'un devin que consultent des hommes d'affaires, le toit d'une pagode entre deux banques, des joueurs de go sur un banc de pierre – un air de bricole et de système D, la trace des temps difficiles, le rôle des traditions. Ce contraste est aussi saisissant que si en plein quartier de la Défense se rencontraient la cahute d'un rebouteux et l'atelier d'un forgeron. Séoul est un endroit merveilleux pour mener une vie d'artifice.

Mon quartier de Malli-dong niche sur une colline derrière la gare de Séoul. C'est un ensemble d'habitations de deux ou trois étages, construites à la va-vite dans le plus complet désordre et dessinant un réseau chaotique de ruelles où se bousculent des motos de

livraison et des triporteurs chargés de pastèques et de melons. Cette broussaille urbaine se retrouve jusque dans les fils électriques qui prolifèrent en amas autour de poteaux chancelants. Les logements sont si petits que la vie déborde dans la rue, comme dans certains quartiers de Naples ou de Lisbonne. Mais c'est la vie des vieux qui s'affairent lentement ici, les jeunes ne viennent pas à Malli-dong, ceux qui restent sont des gens de peu. Les Coréens prennent un air désolé quand ils apprennent où j'habite. Ils préfèrent au chaos horizontal la vie bien ordonnée des constructions verticales, les quartiers modernes, les immeubles de plusieurs dizaines d'étages, les vastes appartements tous identiques, les rues larges et droites, l'image de la réussite. Malli-dong, c'est tout ce que la Corée contemporaine rejette, ou ne veut plus voir : l'ancien, l'imprévu, le brouillon, le précaire. Alors, assiégé par les tours d'habitations qui colonisent sa colline, Malli-dong va disparaître, et avec lui un peu de l'âme coréenne du centre de Séoul. Bientôt, on ne verra plus à Malli-dong ces jeunes enfants suspendus dans le dos de leur grand-mère à l'aide d'un *podaegi*, porte-bébé rudimentaire constitué d'une couverture, ni ces *ajummas*, femmes d'âge mûr, qui maintiennent en équilibre sur leur tête des jarres, des bidons d'eau ou des plateaux surchargés de repas à livrer, et qui contribuent à donner au quartier un air de village africain. A Malli-dong, le restaurant, c'est la dépendance d'un appartement au rez-de-chaussée où une cuisinière sert un plat unique,

le *bibimbap* froid, mélange de riz, de légumes émincés, de champignons et de sauce pimentée, ou bien le *kimbap*, rouleau de riz farci entouré d'algue séchée ; la laverie, c'est un garage où ont été installées deux machines à laver ; l'épicerie, une pièce minuscule où l'on trouve de tout en petits formats ; le bar, un entresol avec des caisses en plastique en guise de tables et de tabourets. Je ne comprends jamais rien à ce que me dit le vieil édenté posté chaque soir à l'entrée du quartier avec une rôtisserie ambulante. Mais son regard chaleureux et l'odeur familière des poulets grillés farcis de riz gluant et de jujubes qu'il enveloppe soigneusement dans du papier journal me font instantanément oublier le monde bruyant et saturé de lumières et de voitures qui s'agite au bas de la colline. En pénétrant dans Malli-dong, on est simplement heureux de quitter la foule pour rencontrer des individus. La précarité de la vie se double d'un sentiment rassurant, l'idée que l'humain peut encore avoir le dessus – mais porté par des vieux, incarné par un quartier qui sera balayé dans quelques années par le désir furieux de Séoul de se détourner définitivement de son passé tourmenté.

J'ai deux Séoul, le Séoul d'en bas, vaste, moderne, lumineux, tout en lignes droites, et le Séoul d'en haut, chaotique et tortueux, perché sur la colline étroite de Malli-dong. Je peux marcher des heures dans le Séoul d'en bas, et je ne vois rien. La continuité sans surprise

des rues tracées à la règle déconnecte l'esprit qui se met à rêvasser comme lorsqu'on effectue une tâche répétitive et ennuyeuse. Ce n'est pas désagréable, mais cela pourrait aussi bien se passer à Tokyo, New York – ou Paris, quand on suit la rue de Rivoli en direction de la Concorde, jusqu'aux Champs-Élysées, et qu'on redescend vers Neuilly et la Défense. La ville s'efface au fur et à mesure qu'on entre en soi. On peut même marcher un kilomètre sans s'en apercevoir. C'est généralement dans ces moments qu'on voyage intérieurement dans ses souvenirs et qu'on découvre des associations bêtes. Mais quand je reviens à Malli-dong, je prends des chemins de traverse. Le tracé des ruelles a suivi celui des habitations, et non l'inverse. Des hommes furent là il y a un temps immémorial et les rues ont pris la forme de leurs déambulations. On devine qu'ils bougeaient peu, allant d'un voisin à un autre, ou vers un champ, se conformant à la course du soleil et au rythme des saisons. Georges Ducrocq, géographe de passage en Corée en 1901, décrit Séoul comme un grand village aux toits de chaume dont les maisons ressemblent à des paysannes cachées sous des cornettes de paille. Au début des années 1930, rue de l'Amiral-Roussin, à quelques centaines de mètres de la tour Eiffel, mon grand-père passait devant une étable quand il allait à l'école. L'organisation de l'espace n'avait rien de rationnel, mais les hommes avaient leurs raisons. Cette apparence de désordre existe encore dans mon quartier et réveille le marcheur qui se sent soudain à

l'aise au milieu d'immeubles à hauteur d'homme et d'installations bricolées. Un vieux tresse un panier sous un morceau de tôle, une femme appelle quelqu'un qui ne répond pas, un enfant suçote des nouilles dans un bol, un autre joue dans les vapeurs qui s'échappent du soupirail d'un blanchisseur. En fin de journée, je suis transparent. Nul ne me remarque, et encore moins ce couple qui s'engueule sur le trottoir, déjà éméché à six heures du soir. Mais voici qu'il s'écarte pour laisser passer une mère avec un bébé dans le dos qui jaillit d'un bar en courant pour vomir dans le caniveau, puis y retourne aussitôt. J'en profite pour me faufiler comme un chat de gouttière.

Séoul est sans cesse remodelée pour accomplir le rêve abstrait d'hommes géométriques. Pour être moderne, il faut construire des tours bien nettes et des immeubles sans aspérité. Comme tant d'autres capitales victimes de la même pandémie, le Séoul d'en bas est envahi par la ligne droite, verticale et horizontale. C'est un jardin à la française, mais en ville. Quand on aime les chemins des sous-bois, il n'est pas sacrilège de trouver que le parc de Versailles, c'est le comble de la laideur et de l'ennui. On devrait le cacher aux yeux des touristes pour que son prestige ne vienne pas susciter chez eux une admiration immodérée pour les figures trop régulières. Dans le Séoul d'en bas, les lieux se multiplient où le regard